PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Claude Bruaire

# L'Être et l'Esprit

L'ÊTRE ET L'ESPRIT

16°R
5362
(60)

ÉPIMÉTHÉE

ESSAIS PHILOSOPHIQUES

*Collection fondée par Jean Hyppolite*
*et dirigée par Jean-Luc Marion*

10
15-16

# L'ÊTRE ET L'ESPRIT

CLAUDE BRUAIRE

*Professeur de Philosophie*
*à l'Université de Paris-Sorbonne*



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

DL-17-11-1983-31906

DU MÊME AUTEUR

*L'affirmation de Dieu, essai sur la logique de l'existence,* Le Seuil, 1964.

*Logique et religion dans la philosophie de Hegel,* Le Seuil, 1964.

*Philosophie du corps,* Le Seuil, 1968.

*Schelling ou la quête du secret de l'être,* Seghers, 1970.

*La raison politique,* Fayard, 1974.

*Le Droit de Dieu,* Aubier, 1974.

*Une éthique pour la médecine,* Fayard, 1978.

*Pour la métaphysique,* Fayard, 1980.



ISBN 2 13 038027 1

Dépôt légal — 1re édition : 1983, septembre

© Presses Universitaires de France, 1983
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

# *AVANT-PROPOS*

*Toute question philosophique en cache une autre, toujours la même, celle de l'être de ce qui fait question. Interrogative, la pensée énonce une problématique, tente sa réponse, l'éprouve en s'efforçant de fonder ses présupposés. Mais toujours la pensée ruse en remettant ce qui, chaque fois, lui échappe en son élaboration,* l'être *de ce qu'elle énonce, et dont la question tourne court, s'arrête au mot, comme l'ineffable que suppose le discours sans jamais pouvoir l'étreindre.*

*L'être, n'est-ce pas affaire de présence, quand on ne peut dire que ce qui est présent, dans son essence et selon les catégories ou registres d'attributions ? Lorsque Aristote voulut poser la question, et elle seule, il s'arrêta au mot, pour n'être pas diverti par ce qui n'est pas, purement et simplement, l'être. Il ne fallait pas même distinguer le verbe du substantif, car on glissait aussitôt à l'essence, à sa détermination, où le langage se retrouve chez lui. L'être en tant qu'être, point final ! Et nous avons, d'âge en âge, répété le mot sans suite, avec sa nécessité invincible et sa stérilité discursive. Nous pouvons bien affirmer que c'est là ultime abstraction ou parfaite concrétion, signe du rien ou index du réellement réel. De l'être, en tant qu'être, dans les deux cas, rien à dire. Le dire de ce qui est efface en lui le dire de l'être de ce qui est, efface ce que Heidegger, sans rien en dire non plus, appelait la « différence ontologique ».*

*C'est ainsi que la question de l'être, lassante mais lancinante, fut sans cesse remise dans l'élaboration d'une* anthropologie philosophique systématique, *proposée selon ses trois instances majeures,* logique de l'existence, philosophie du corps *et* philosophie politique[1], *en lesquelles se réfléchissent les trois sphères hégéliennes : logique, nature, esprit. Chaque fois nous tentions d'écrire la métaphysique nécessairement appelée pour donner sens et fondement. Mais alors même, l'interrogation sur l'Autre, l'absolu, réservait la constante interrogation sur l'être, sans laquelle la métaphysique demeure amputée, exposée dans la privation de son exigence constitutive.*

*Venir résolument à l'ontologie, telle restait la tâche dissimulée. La voie, la seule qui semblait s'ouvrir, était indiquée par la conjonction de deux oublis, celui de l'être et celui de l'esprit. Du moins permettait-elle l'interrogation révoquée par la modernité, qu'il s'agisse de l'action ou de la pensée :* qu'en est-il de l'esprit ? *Rien, rien qu'un mot délaissé, quand est indubitable l'être matériel des choses ? Et au terme — mais il fallait tout le parcours —, il apparut que la question de l'être, en tant qu'être, avait là sa seule réponse : l'être qui n'est qu'esprit, c'est l'être qui n'est qu'être.*

1. Cf. *L'affirmation de Dieu, essai sur la logique de l'existence,* Seuil, 1964 ; *Philosophie du corps,* Seuil, 1968 ; *La raison politique,* Fayard, 1974.

*PREMIÈRE PARTIE*

# *L'être de l'esprit humain*

CHAPITRE PREMIER

# L'ESPRIT EN QUÊTE DE SON ÊTRE

## 1 – L'ENJEU

De l'esprit, nul ne fait aujourd'hui référence précise ou affirmation d'existence. Il est confusément évoqué pour mémoire, index vestigial d'une croyance archaïque et infirme. Qui prétendrait désigner par ce mot un donné vérifiable, une réalité éprouvable, une puissance manifeste avec laquelle il nous faudrait compter, ferait figure désuète.

Dans le langage moderne, l'esprit, il est vrai, connaît deux îlots de tolérance. Vulgairement, d'abord, pour désigner le beau parleur aux formules plaisantes ou les prétentieux « esprits forts ». Le vocable désigne ainsi le degré zéro du sérieux, la dérision du réel : à peine la distraction insignifiante ou le verbe hautain. Reste la vieille disjonction entre la lettre et l'esprit réitérée par l'exégète ou l'interprète, tant qu'ils résistent aux formalismes et allèguent un « sens » irréductible à l'analyse grammaticale. Mais l'emploi du mot est affaire des mots qui sont innocents des choses.

Hormis ces deux réserves — comme on dit des territoires résiduels où les Indiens sont parqués —, « esprit » demeure encore l'emblème du refus du « réel » indésirable, d'une inquiète demande d'évasion. Ciel brumeux pour l'incantation qui s'exhale de l'imaginaire, désir inutile du Tout-autre que le monde désenchanté, il signe la

marginalité du poète ou du révolté. Quand le carcan des contraintes et la mécanique sans but d'un travail sans trêve aplatissent la vie sur la terre misérable, renvoient la liberté aux formulaires de propagande et des codes sociaux, immolent le désir humain sur l'autel des besoins, il arrive, au bout des lèvres rêveuses ou dans les cris de défis absurdes, que l'esprit signifie le gîte des songes ou l'appel désespéré au renouvellement de l'espèce de l'animal-bipède-sans-plume. Mais l'aspiration vide, énergie résiduelle insignifiante d'une demande moribonde, s'exténue contre le mur des contraintes ou expire dans les facilités des consommations prodiguées.

A peine au seuil d'une demeure vide, l'incantation spirituelle reflue vers la pleine et dure « réalité des choses ». Réalité toujours prête à dissoudre en son ordre exclusif nos inquiétudes, nos exigences, nos désespoirs. Un arsenal complet de récupération, d'assimilation, de réduction, s'est forgé dans le temps où l'esprit s'est éventé de l'activité globale des hommes. Il guette, déguisé, camouflé, toute demande d'esprit.

Ce qui n'est pas identifiable sera réduit à l'identité du « réel ». Non seulement le temps des choses use le vouloir et la pensée qui s'en distrait, non seulement l'unité de l'ensemble dispose de demeures isolées pour les pathologies du comportement, mais les apparences de l'accueil de l'esprit sont prêtes à recueillir les rejets du cours du monde. Par une sorte de « ruse » de la matière, la marche accélérée du progrès industriel a suscité la confection d'un voile multicolore d'idéologies qui demeure le filet inexorable pour toute requête spirituelle. Sauf suicide — dénoncé comme vice biologique — l'esprit est épuisé dans la vie et la liberté dans la nécessité de la gestion de l'espèce. Dérisoirement, adhérant au vocabulaire du refus, le matérialisme économique capte tout élan « idéaliste » pour le faire conspirer à l'extinction du désir humain, cependant que le naturalisme, déterrant pour ses besoins les antiques sacrements écologiques, condamne à mort la volonté de dépasser la vie naturelle. Il ne s'agit pas alors de « faire la part des choses », ni de décrire devant le tribunal de la raison l'envers et l'endroit des conquêtes de la modernité. Il faut épouser les refus pervers pour les faire périr dans ce qu'ils

récusent. Les sciences opératoires de la matière et leurs secteurs de « sciences humaines » savent leurs objets, leurs tâches *et* leurs contraintes. Elles convertissent l'autre au même, le différent à l'identique, le désir au besoin, l'esprit — ou son pâle et incertain souvenir —, en son contraire.

La *nature*, l'*esprit*. Le *même*, l'*autre*. L'*identique*, le *différent*... Ces couples en série n'ont qu'une signification adéquate, celle, intime à l'expérience étonnante, vive et unique, de l'écart infini entre la demande humaine et les besoins naturels.

Au commencement de notre démarche, c'est ainsi l'expérience initiale, la manifestation originelle de l'esprit qu'il faut s'efforcer de restituer à la pensée interrogative. Expérience inconvertible en expérimentation scientifique qui ne peut qu'en faire abstraction et qui se constitue par la mise entre parenthèses méthodique de tout ce qui n'est pas matière mesurable et vérifiable. Manifestation qui surprend notre attention habituée aux objets, usée dans la pratique des manipulations. Mais c'est d'elle que procède l'étonnement suscitant toute question métaphysique, naïve ou savante.

La naissance d'un enfant d'homme n'est qu'engendrement d'un individu biologique avec l'ensemble spécifique de ses besoins vitaux. Mais voici que s'installent dans le mouvement de la vie commençante, au grand jour du monde, des demandes d'un *autre* ordre, inutiles à la vie continuée, transgressant gratuitement les requêtes biologiques. Merveille de la parution de l'esprit du sein de la nature qui s'y nie et s'y glorifie. Les besoins étaient déterminés dans les limites de leur système clos : y surgit une demande illimitée, inapaisable dans la joyeuse curiosité infinie. Dans le temps où les gestes se font symboliques, à l'aurore du langage, où s'exprime et s'expose la singularité d'un être irremplaçable sur l'individualité du petit corps, l'énergie vitale est captée pour servir son autre, la recherche dont la manière d'être est tout-autre, incernable dans l'unité matérielle biologique.

De cette initiale demande spirituelle s'éveilleront toutes questions humaines, requête de liberté et de savoir, de droits et de pouvoirs, recherche inlassable d'une destinée victorieuse du destin de mort. Toute religion tentera d'assouvir cet autre désir de l'Autre, de

répondre à l'inquiète espérance d'un salut, de conjurer l'angoisse latente devant la mort dont le dur savoir anticipe l'anéantissement de l'être d'esprit enté dans l'organisation fragile de la vie. Toute injonction morale, toute soif de communion, toute obligation éthique, toute signification de l'honneur humain, seront enracinées, portées, justifiées, par le calme souffle spirituel qui s'exhale de l'originel sourire, quand l'enfant s'émerveille à l'éveil de la conscience.

Ainsi, manifeste par ses demandes irréductibles, l'ordre de l'esprit est incommensurable à la vie naturelle qu'il exalte et transgresse infiniment, comme il fait éclater les cadres rigides de la logique des choses. Son être, sa destinée, son mystère d'origine font l'*altérité* radicale de la vie *humaine*. Et c'est parce que la question de l'esprit est celle de l'être-autre, tout autre, défiant ses lectures réductrices, indomptable par toute technique de capture, d'assimilation, d'abstraction, de distraction, d'oubli, que l'enjeu de l'interrogation est celui de la vérité et non celui d'une interprétation aléatoire, d'une « lecture », d'un divertissement dans le déchiffrement des symboles. A l'époque où nous sommes pris au piège de nos puissances sur le monde matériel, où se risque l'oubli de l'esprit, où tout se mesure, se compte, dans la peur d'une pénurie généralisée des moyens de vivre, où tout savoir se constitue à distance des questions inédites dans l'ordre naturel de notre espèce, il est urgent d'apprécier le prix infini payé inexorablement par l'oubli mortel de l'être de l'esprit.

*Si l'esprit n'a pas d'être, qu'en résulte-t-il ?* Tous les niveaux, les dimensions de notre existence sont frappés de non-sens pour cause de néant, par constat d'absence :

Toute espérance se réduit à l'espoir et l'espoir à l'escompte d'un gain de moyens matériels sans autre finalité qu'une vie plus insensible et plus « performante ».

Dès lors, l'instance de l'éthique s'efface. L'obligation se réduit à son contraire, à la contrainte systématique des codes nécessaires à la vie continuée de l'ensemble. L'exercice de la raison morale, norme formelle de la volonté, exigence irremplaçable d'universalité, déboutant l'individu de ses intérêts, s'invertit en calcul, devient serve dans l'utile sans finalité. Rien ne fonde ni ne destine l'action pour l'être

insubstituable d'autrui et la solidarité collective prive de sens la générosité en s'avérant l'assurance impérative du groupe.

Mais l'effacement de l'obligation éthique oblitère la politique, rend vestigiale sa fonction propre qui est de garder et promouvoir le droit des personnes, l'exercice de leur liberté dans les rapports sociaux. Si chacun n'est plus considéré dans le prix infini de son être d'esprit, s'il est mesuré à ses performances, à ses capacités, à son rôle d'agent producteur, à son chiffre de consommation, l'inégalité des forces s'impose comme unique réalité comparée à l'identité du droit présumée par la fonction politique. Celle-ci cède à la gestion économique quand « le gouvernement des hommes laisse place à l'administration des choses ». Alors l'implacable justice distributive étend son règne souverain.

Les religions sont des objets déréglés d'analyse des comportements pathologiques. Curiosités archaïques, elles se sont essoufflées à rencontrer la demande raréfiée d'un salut ; la quête passionnée de l'absolu cède à la technique d'évasion, à la substitution imaginaire aux conduites de foi des émotions collectives ou solitaires opérées dans les corps. Quand tous mettent leurs enjeux sur terre, dans la vie éphémère, la violence gratuite tente de briser l'airain des lois de jungle avant de refluer vers l'usure suicidaire.

Dès lors, la liberté de la volonté meurt aux bruits du monde. Il n'en reste qu'un vocable provisoire, d'un autre âge, ou le symbole inutile de l'irrationnel. Le langage humain, dès qu'il n'est plus capable de vérité, cesse d'être habité du sens, d'être réglé par la logique discursive, d'être réminiscence du concept et de sa nécessité. La discussion cède à la conversation insignifiante et, bientôt, les signes disparaissent au profit — comme chez les bêtes — d'un ensemble de signaux baptisé, contre la signification d'origine, « information ».

Resterait à prendre acte de la mort de l'art. Il a longtemps couplé d'une gratuité pure l'utile qu'il transfigurait en œuvre spirituelle recelant sa propre finalité indéterminée. Irrelatif aux besoins, il attestait, pour et dans la sensibilité exaltée, une intimité non identifiable de l'absolu. Son inspiration — prédicat de l'esprit — mettait en silence la subjectivité de l'artiste et transcendait les savoir-faire.

Honneur et ornement du goût du corps, il demeurait — en accueil du sublime incommensurable — hors nos analyses et nos mesures, échappant au cours du monde, à la domination comme à la servitude. Son domaine s'est dérisoirement rétréci (1 % disent nos organisateurs). Pour mémoire, il est écrasé par le fonctionnel. L'harmonie cède à l'agencement de structures fiables, la beauté s'évente en ordre des choses.

Si l'esprit n'a pas d'être, voilà ce qui en résulte. Quand son aspiration s'épuise en requête de vie assurée, en amassement fébrile de moyens pour satisfaire les besoins artificiels démultipliés, alors il n'y a plus de spontanéité sinon dans la décomposition du cadavre, plus d'inventivité sinon dans la découverte des phénomènes, d'apparences derrière les apparences. L'habileté remplace l'intelligence, l'habitude adaptée la réflexion intime, le réflexe affiné le jugement personnel. Enfin, l'histoire des hommes, tissée des rapports de liberté, laisse place à l'évolution naturelle et la destinée spirituelle au commun destin de la mort biologique. Plus d'éducateur mais des dresseurs anonymes, plus de maître mais des adaptateurs, plus de médecins mais des vétérinaires de notre espèce, plus de politiques mais des gestionnaires, plus de prêtres mais des revendicateurs de distribution ou des organisateurs du « temps libre ».

*Tel est l'enjeu*, immense, pour la pensée philosophique en son désert, pour l'existence des hommes en peine de leur être. Ni contemption absurde de la modernité, ni le confort inutile des soupçons informes. Mais la lucidité gardée dans l'exercice continué, en dépit de tout, de la raison philosophique.

## 2 - APORIES ONTOLOGIQUES

A peine énoncée, la problématique de l'esprit s'enlise dans un dédale de difficultés qui semblent insurmontables, à la taille de l'enjeu.

C'est l'être de l'esprit qui fait le tout de l'interrogation. Mais nous ne pouvons ni concevoir ni nous représenter ce qui *est* sans *essence*

énonçable, sans nature *déterminée*. Or, aussitôt évoqué, « esprit » échappe à toute caractérisation *positive*. Et le positif de l'être, sa possibilité d'affirmation, implique, semble-t-il, une double nécessité. D'abord la qualité, ou ensemble de propriétés énonçable dans un jugement d'attribution. Mais aussi qu'un tel énoncé positif soit conclusif d'un constat descriptif, faute de quoi l'être n'aurait que la réalité d'un énoncé logique, d'une possibilité idéelle, d'une représentation illusoire.

Sans doute l'être peut-il être affirmé sans sa présence *réelle*. Du moins est-ce le droit inscrit dans un jugement de *nécessité*. Ici la science inductive tient le droit du certain comme la métaphysique, toute altérité de statut gardée. La déduction de la réalité d'une planète ou d'un élément de la matière n'attend pas le constat expérimental, pas plus que les preuves de Dieu. Mais dans l'un et l'autre cas, expérience actuelle, présence manifeste sont déclarées *possibles*. Le vérifiable est supposé de l'être invérifié. L'être implique son phénomène accessible.

Ainsi l'affirmation ontologique est-elle doublement exclue par la double négativité de l'esprit : l'*absence* et l'*indétermination*. Tous les attributs qui nous permettent de l'évoquer s'avèrent des négations et des exclusions. L'esprit, disons-nous, est l'*in*vérifiable, l'*in*sensible, l'*im*matériel *in*visible et *im*palpable, l'être sans phénomène, pas même fantasmatique ou fantomatique, comme une ombre hypothétique. Ni perçu, ni perceptible, ni éprouvé, ni éprouvable. Ni nécessaire, ni réel, ni possible. Le possible, dernier refuge pour un savoir de l'esprit, est en effet exclu quand la non-contradiction ne se vérifie pas d'attributs positifs.

C'est le néant que dénomme la série infinie des négations : de l'esprit il n'est que discours négatif, ontologie négative indiscernable de la négation de toute ontologie, épuisement d'un discours dont les mots s'effacent sans merci, faute de pouvoir faire venir à eux, même avec violence, quelque réalité assurée.

Mais la recherche n'est pas seulement vaine, tournant en rond sur le cercle des négations qui la reconduisent à la privation initiale. Elle est impraticable, insensée et impensable si l'on convient, par le

postulat historique de tous nos savoirs objectifs, que tout être a pour mesure la réalité de la chose présente, dans la plénitude matérielle des phénomènes, dans l'immédiat de sa donnée. C'est, en effet, la réduction de l'être au phénomène qui décide, en notre modernité, de la validité des savoirs, de la limitation du réel. Objectifs ou, pour l'analyse provisoire, subjectifs, l'ensemble des phénomènes observables ou « vécus » emplissent ainsi la totalité de l'Univers. Les philosophes répètent les adages kantiens oubliant, sous l'oppression des sciences de la matière, l'hypothèse brumeuse d'un être-en-soi nouménologique. Au point que l'analyse philosophique, quand la phénoménologie de Husserl s'est aplatie — destin immanquable — en inutile description de la perception, a pu trouver son bilan dans la proposition initiale de *L'être et le néant* de Sartre : « La pensée moderne a réalisé un progrès considérable en réduisant l'existant à la série des apparitions qui le manifestent. »

Le plein inaltérable, la chose inusable, le phénomène sans secret, étalé dans l'espace, voilà l'être-en-soi pur du phénomène. Inutile, à parler rigoureusement, de maintenir la distinction « toute métaphysique » entre l'être et l'étant, entre l'être et le phénomène, entre la réalité et sa manifestation. Ce qui paraît n'est qu'apparence tant que le songe d'un être irréductible à sa manifestation persiste en notre mentalité primitive. N'était-ce point celle-ci qui nous faisait redouter l'enjeu d'un effacement de l'esprit ?

Pourtant, les difficultés insurmontables pourraient être suspendues, sinon évitées, en limitant l'enquête à certains domaines qu'il est encore convenu d'assigner à l'« esprit ». Ainsi la liberté, le langage, le désir. Ne pouvons-nous découvrir là des types de réalités, phénoménales certes, mais irréductibles à la matérialité et affranchies des lois gouvernant les mouvements de ses éléments ? Prenant le sens vague et vieux, large et ployable du terme, nous pourrions alors accéder à quelque chose comme l'« esprit ».

Mais, à son tour, l'échappée s'avère impossible. La liberté ? Sans doute, mais ou bien il s'agit d'un cri venu du fond des âges, réitéré pathologiquement en toute révolte ou nostalgie, ou bien ce sont des actes constatables, des mouvements mal prévisibles de notre

comportement. Dans ce dernier cas, le savoir de la liberté n'est qu'une science phénoménale balbutiante. Rien, en tout cas, qui exigerait un être d'esprit. A moins que ne soit réservée l'insignifiante signification du « spontané », de l'autodétermination, de la pure initiative de l'acte. Mais c'est, à nouveau, évoquer le négatif insaisissable, invérifiable, indiscernable de l'absence pure et simple.

Le langage ? Mais, hors le mythe d'une pensée inexprimable, n'est-il pas épuisable en ses phénomènes : des signes, d'autres signes, leurs règles syntaxiques et leurs axiomes logiques énonçables ? Va-t-on confondre l'esprit invisible avec l'implicite comme l'inconnaissable avec l'inexploré ? Rien de réel ici qui ne soit manifeste à loisir, en fait ou en droit ; c'est la contingence des langues qui fait croire en leur mystère spirituel.

Le désir ? Mais n'est-il pas le signe négatif du vide de l'aspiration ? Et ce vide béant, ce creux, qui semble attester la présence de l'absence, n'est que l'attente constituée de mobiles repérables, qu'une analyse psycho-biologique peut décompter, expliquer comparativement dans l'étiologie organique. Attente, tendance, besoins, attirances, dans les situations claires et normales comme dans les substitutions symboliques ou perverses, tout mouvement des individus se lit et se comprend chez nous comme en toute autre espèce. Rien, là non plus, n'exigerait de faire référence à quelque spiritualité scellée pour nos savoirs positifs.

Cependant, pour avoir voulu circonscrire un domaine inconnu, sans frontières, nous allons à l'examen des membres disjoints sans observer le corps, à l'analyse de « facultés » sans connaître leur siège commun, aux accidents sans égard à leur fond substantiel. Or, si nous retournons à nos certitudes simples et premières, ce n'est pas dans l'attention à nos pouvoirs que nous sommes d'abord inclinés à nous affirmer comme esprit. C'est sans doute dans la conscience de soi, dans l'indiscutable expérience intime d'être, soi-même, irréductible à notre corps, indérivable de notre « paquet de chair et d'os ». Et nous percevons l'existence d'autrui comme une présence d'une personne inanalysable en termes naturels. L'« âme », disait-on, le « moi » ou le « soi », répètent les philosophes qui ont lu Descartes et ses

épigones. N'est-ce pas là, dans l'invincible secret du savoir réflexif de soi, dans l'antre subjectif de la conscience autotransparente, le lieu qu'occupe l'esprit, l'être dont la manière d'être échappe à la logique générale comme à la matière de la nature ? Certes, le vocabulaire a évolué et le vieux mot « esprit », trop incertain et polysémique, a laissé place aux termes de « sujet », « conscience », « moi ». Mais en dépit des mots, ne peut-on, à bon droit, retrouver l'instance spirituelle en ces vocables modernes ?

Les philosophies du sujet, de la conscience, se sont exposées en réplique à tout naturalisme ou matérialisme. Mais elles ont tant reconnu les conquêtes de l'adversaire qu'elles n'ont cessé de conspirer avec lui. Elles lui ont concédé l'être et l'essence, la substance et l'identité, la réalité et son sens. La conscience, reflet sans consistance, regard inutile sur le monde, artefact épiphénoménal, dissout en son éther toute catégorie de sa propre affirmation. Le privilège de la réflexivité, recueilli dans la conscience de soi, se consume en requête indéfinie d'un sujet qui cède bientôt sa substantialité invérifiable à la fonction grammaticale. Sujet inconceptualisable, muet en son indéclinable singularité, le « moi » s'avère fantomatique avant d'être suspecté par le naturalisme d'une « psychologie des profondeurs », bientôt rendu au mécanisme d'un inconscient manipulable. La conscience de soi n'est qu'attention narcissique quand la conscience trahit le corps propre dans son impuissance à traduire la sensibilité qu'elle dissimule d'un pudique voile imaginaire. Se connaître, reconnaître l'esprit que je suis, hors le langage, en répudiation de toute conception, en aveu de délestage ontologique, tel semble l'ironique destin philosophique du renoncement forcé à tout savoir de l'esprit.

Clamer la validité de l'immédiat, refuser au langage discursif le droit d'accès au « sujet », rendre les armes conceptuelles en invoquant quelque auto-intuition sans mémoire ni expérience ni catégorie, n'est-ce pas prétendre au lieu de penser, avouer le néant de l'esprit au lieu d'affirmer son être ? Avant d'avouer « l'esprit est une chose », un mot qui désigne son contraire, on s'est attardé dans l'intériorité close d'un idéalisme subjectif sans idée. Hegel est apparemment le dernier à exposer une logique de l'esprit, à fournir un traité

de psychologie de l'esprit subjectif. Avec lui se posent encore les questions métaphysiques attestant l'interrogation sur l'être : question du fondement, de l'origine et de la destinée, question infatigable sur l'Absolu et sa vérité. Quand nous ne retenons que deux sphères du réel, la nature phénoménale et les énoncés formels qui la transcrivent, alors les mots sont des choses et l'oubli de l'esprit efface l'instance de l'être, dans le temps où l'existence humaine devient indiscernable de la vie inquiète d'une espèce biologique usée.

Ainsi s'accumulent les difficultés dès l'énoncé de l'interrogation : l'esprit a-t-il un être dont la pensée puisse, en vérité, s'approcher ? Elles trament un réseau d'interdits croisés. Où trouver un fil directeur ? Trois questions liminaires rassemblent, en un premier bilan, les efforts pour frayer la voie :

*1 /* Disposons-nous d'une *mémoire* de l'esprit qui pourrait être réanimée afin de nous mettre en *présence* de ses manifestations indubitables, irréductibles et exposables comme déchiffrements nécessaires d'un ordre ontologique inassimilable à celui de la nature, intraduisible en science de la matière ?

*2 /* Comment conceptualiser ce qui s'énonce négativement, insaisissable par son indétermination, privé de positivité ostensible et circonscriptible ? L'ensemble catégoriel recueilli de l'ontologie artistotélicienne ne semble pas être convertible en système des catégories de l'esprit. Sans doute Aristote énonçait-il des catégories neutres, capables, en principe, de dire l'âme comme la nature. Substance, qualité, relation... Identité, essence, existence... Forme, acte, matière, puissance... Mais l'appareil de lecture, trop complice, semblait-il, d'une cosmologie caduque, s'est rouillé et périmé quand s'est constituée la connaissance opératoire de la matière. Peut-on reconstituer une ontologie capable de dire « l'esprit » ?

*3 /* Supposant l'être de l'esprit, la pensée peut-elle l'atteindre, s'il ne s'épuise dans ses mots, si le langage ne peut faire passer en sa dimension circonscrite ce qui, peut-être, l'anime et le constitue en idéalité intelligible, mais ne peut être dit — comme la force qui meut et gouverne l'outil ne peut être l'œuvre de celui-ci ? Le discours peut-il revenir sur ses propres conditions ? Doit-il se faire réflexe

et indirect ? Mais la problématique d'une méthode — d'une voie d'accès — anticipe déjà son lieu d'application dont l'existence n'est pas assurée ni promise.

### 3 - LE FIL DIRECTEUR

Quand la pensée s'ordonne à des objets déterminés, pour des tâches qu'elle se prescrit, elle dessine un plan d'approche, forge des instruments appropriés, construit une « méthode ». L'instrument, rectifiable pour la plus grande efficacité, doit remplir sa fonction précise et donc exclure, abstraire, tout ce qui n'est pas visé comme but de recherche. Ainsi les sciences procèdent-elles par abstraction, selon leur exigence d'instruire un savoir opératoire de la matière. La philosophie, par contre, ne peut se permettre l'abstraction et ne peut donc constituer ses règles méthodologiques. Dans les termes kantiens, elle procède « par concepts, non par construction de concepts ».

En peine d'une vérité éventuelle de l'esprit, il convient de rappeler cette exigence qui ouvre l'unique chemin au philosophe — la μέθοδος platonicienne. Aucun artifice de construction méthodologique n'est ici un préalable possible. Le concept *nécessaire* est la seule donnée intelligible. Nécessité qui doit vaincre les opinions et préjugés, s'imposant à l'analyse discursive, mettant en silence la subjectivité et l'historicité de la conception qui tente de subvenir à la perspective indélébile de son acteur. Cette nécessité du concept et la purification qu'elle implique réprouvent l'assimilation absurde de l'invention, en philosophie, à la formulation inédite chère aux bricoleurs de vocabulaires parés du titre de « créateurs ». L'invention est *découverte* du sens, la connaissance *re-connaissance*, la conception *réminiscence*.

Mais, précisément, la réminiscence conceptuelle exclut au principe de son acte la découverte du « sens » qui serait innocent et distant de l'être. C'est bien pourquoi elle délaisse les jeux exégétiques et herméneutiques qui se complairaient dans la confection de significations, dans l'ostension de multiples « vrais sens », présupposant l'impossibilité d'un « sens vrai ». C'est bien ce que nous dit Platon